

Cependant, le mât aussi commençait à pencher d'un côté.

Il eut été très-facile à la foule d'échapper à tout danger, si elle eût été plus tranquille; tous eussent eu le temps de se sauver avant que la tente n'eût été complètement détruite. Mais elle était composée de deux classes distinctes; de ceux qui, comme nous l'avons dit, avaient peur, et de ceux qui ne craignaient rien; de ceux qui étaient libérés de tout souci, et de ceux qui traînaient avec eux des femmes ou des enfants; enfin, des honnêtes gens et de la canaille.

Par le droit incontestable que tout payant peut choisir la place qui lui convient, cette dernière classe se trouve toujours mêlée à la première.

Or, pendant que les uns faisaient tous leurs efforts pour sortir, les autres, sous prétexte de se frayer un chemin, le bouchaient complètement, et rendaient ainsi toute sortie presque impossible.

Cette place offrait alors un spectacle épouvantable.

Quatre mille personnes se ruaient les unes sur les autres, afin de trouver une issue pour sortir, et tous étaient retenus les uns par les autres.

La bagarre commença: quelques coups de poing furent échangés, pendant que quatre mille voix criaient: "Sauvons-nous! sauvons-nous!"

Quelques-uns criaient: C'est la faute à l'homme de caoutchouc, c'est la faute au caoutchouc, mort au caoutchouc!

Mais celui-ci était bien loin de leurs atteintes.

Cependant, au milieu de tout ce tumulte, deux jeunes gens, conduisant chacun une demoiselle, essayaient à se frayer un chemin à travers cette cohue. Ils étaient accompagnés d'un troisième personnage, qui paraissait beaucoup plus vieux qu'eux.

Tout à coup, l'un des deux se sentit violemment enlevé par un gros gaillard, qui lui pressait les mains très vivement.

— Lachez-moi, cria-t-il, lachez-moi. Si vous ne me laissez libre, je vous frappe à l'instant même en pleine figure!

Mais l'autre le tenait toujours.

Il allait frapper comme il avait dit, lorsque celui qui l'avait ainsi saisi, le laissa aller libre, et s'en alla tranquillement en manœuvrant: "Il n'a pourtant pas de jonc à la main."

Rendu à la liberté, le jeune homme se mit à la poursuite de ceux dont on l'avait si violemment arraché, mais il ne pouvait les voir. Alors, il commença à faire d'infructueuses perquisitions.

Plus loin, on pouvait voir Marceline et Marguerite essayant à passer au travers de la foule, Marceline traînant son petit José, à moitié endormi, qui ne ressentait plus l'envie de regarder l'or et l'argent des habits, qu'il avait trouvés si beaux quelques heures auparavant.

Cependant le jeune homme continuait toujours ses perquisitions.

— Où allez-vous donc? lui dit quelqu'un qui passait à côté de lui.

— N'avez-vous point vu deux jeunes filles, dont l'une était accompagnée d'un jeune homme? lui demanda Pierre (c'était lui), au lieu de répondre:

— Oh! j'en ai vu, et même beaucoup; mais, voyant que Pierre continuait ses recherches:

— Vous ne les cherchez point, j'espère; vous pouvez être certain de ne pas les retrouver, vous serez écrasé auparavant; elles se sauveront comme elles pourront, et demain, vous les reverrez. D'ailleurs, si elles avaient quelqu'un pour les accompagner, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter comme vous le faites.

— C'est que j'ai laissé seule celle que je con-

duisais, répondit Pierre en continuant sa route, et elle se sera peut-être arrêtée pour m'attendre.

— En voici un qui doit être amoureux, reprit celui qui venait de donner à Pierre ces sages conseils, car il ne se donnerait pas tant de peine pour la première venue. Mais, tout de même, je crois qu'il a la berlue. Tantôt il me demande si je n'ai pas vu deux jeunes filles, et maintenant, il paraît n'y en avoir qu'une, puisqu'il dit que celle qu'il a perdue de vue était seule; je n'y comprends rien.

Cependant, depuis un quart d'heure, les rôles étaient changés dans la foule.

Tous comprenant maintenant qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la fuite, se ruaient vers la place de sortie.

Pierre n'avaient pas prêté assez d'attention aux conseils qu'il venait de recevoir.

Il continua à remonter le torrent, se heurtant continuellement contre la foule, cet obstacle infranchissable. Mais cette tâche était au-dessus de ses forces.

Il essaya vainement à lutter.

Il fut bien vite renversé, et une partie de cette foule compacte tomba avec lui.

Un instant après, la tente s'éroulait sur cette masse confuse, mais par un heureux hasard, le mât du milieu qui pouvait faire tant de victimes, alla tomber du côté opposé où se trouvait la foule;

## VIII.

### COMMENT SE TERMINA LA SOIRÉE.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, qu'Ernest devait quitter N., quelques jours après le départ de son ami Pierre pour Montréal.

Il fit comme il avait dit, et quelques jours après, il arrivait dans cette ville.

— Que fais-tu ce soir? demanda-t-il à Pierre, en prenant le souper avec lui.

— Je conduis les demoiselles Darcy au cirque répondit ce dernier.

— Alors, moi aussi, j'y vais.

Ernest voulait profiter de toutes les occasions qui le rapprocheraient de Julie.

C'est lui que nous avons vu le soir au cirque, accompagner les demoiselles Darcy avec leur père et Pierre.

Quand ce dernier avait été entraîné loin de Christine, celle-ci, comme on le pense bien, avait voulu l'attendre un peu, pensant qu'il avait été séparé d'elle par quelque obstacle, et qu'il ne tarderait pas à la rejoindre. Ernest était de cet avis, mais M. Darcy s'y opposa.

— Quel danger y a-t-il pour un homme? fit-il d'une voix dure. Monsieur Hervart est-il si enfant qu'il ne puisse revenir seul du cirque.

— M. Darcy a raison, fit Ernest, Pierre saura bien se tirer d'affaires.

On se rendit chez Monsieur Darcy, sans s'occuper davantage de Pierre, excepté Christine qui, exagérant le danger, tremblait pour ses jours.

Ernest entra.

On parla de choses et autres, principalement de l'accident de la soirée.

L'heure avançait.

Christine mêlait continuellement à la conversation, le nom de Pierre sur le compte duquel, elle paraissait très-inquiète.

Seul, Monsieur Darcy était impassible.

Ernest causa longtemps avec Julie et Christine.

Il y avait plus d'une heure qu'ils étaient arrivés.

La pendule sonna onze heures.